

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

IX

LE LAZZARONE ET L'ANGLAIS

Alors, le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone, ou que le lazzarone escroque le sbire : notre pauvre monde va tellement de mal en pis qu'on ne peut plus compter sur la conscience même des fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaye d'y remédier en changeant les sbires de quartier; alors, ce sont de nouvelles associations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaia, de Toledo ou de Porcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le soir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poche, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire; alors, le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lüsignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Toledo, j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de la Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait pêché.

Voici ce qui était arrivé :

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

—Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer? demanda le sbire.

—Rien, absolument rien, Excellence, répondit le lazzarone.

Le lazzarone appelle le sbire Excellence.

—Je t'ai vu la main dans sa poche.

—Sa poche était vide.

—Comment l'as-tu un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

—C'était un savent, Excellence.

—Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

—Je l'ai reconnu trop tard.

—Alors, avertis-moi à la police.

—Comment! mais puisque je n'ai rien volé, Excellence.

—C'est justement pour cela, imbécile! Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

—Et bien, c'est partie remise, voilà tout; je ne serai pas toujours si malheureux.

—Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédommager?

—Je vous le promets, Excellence.

—Comment cela?

—Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

—Suit; mais je choisirai l'individu; je ne me soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

—Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poète passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, lesté, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

—Qu'est-ce que c'est que cela? demande le sbire.

—Un mouchoir, répond le lazzarone.

—Voilà tout?

—Comment, voilà tout? C'est de la batiste!

—Est-ce qu'il n'y en avait qu'un seul?

—Un seul dans cette poche-là.

—Et dans l'autre?

—Dans l'autre, il y avait un foulard.

—Pourquoi ne l'as-tu pas apporté?

—Celui-là, je le garde pour moi, Excellence.

—Comment, pour toi?

—Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons?

—Eh bien?

—Eh bien, chacun sa poche.

—J'ai droit à tout.

—A la moitié, Excellence.

—Je veux le foulard.

—Mais, Excellence...

—Je veux le foulard!

—C'est une injustice.

—Ah! tu dis du mal des employés de gouvernement. En prison, diable! en prison!

—Vous aurez le foulard, Excellence.

—Je veux celui de l'officier.

—Vous aurez celui de l'officier.

—Où le trouveras-tu?

—Il est allé rue Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas, qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

—Pardon, Excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose.

—J'ai perdu un mouchoir de batiste.

—Votre Excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.

—Et quel est le brigand?...

—Qu'est-ce que Votre Excellence me donnera si je lui trouve son voleur?

—Je te donnerai une piastre.

—J'en veux deux.

—Vapardeux piastre. Et bien, que fais-tu?

—Je vous vole votre foulard.

—Pour me faire retrouver mon mouchoir?

—Oui.

—Et où seront-ils tous deux?

—Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire; le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout: c'est lui qui est le voleur. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire, se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose: c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare au poches; ce sera désormais entre eux à la vie à la mort.

X

LE ROI NASONE.

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur liberté, demandèrent jamais un roi comme les grenouilles de la fable, mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur en envoya un.

Celui-là n'était ni un balivre ni une grue: c'était un renard, un des plus fins que la race royale ait jamais produits. Ce roi eut trois noms: Dieu le nomma Ferdinand IV, le comte le nomma Ferdinand Ier, et les lazzaroni nomma le roi Nasone.

Dieu et le comte eurent tous deux un seul de ces trois noms: Ferdinand Ier, c'est celui qui n'est pas un lazzarone.

La histoire, à la vérité, lui a conservé indifféremment les deux autres, ce qui n'a pas contribué à le rendre plus sage; mais qui est-ce qui lit l'histoire? ce n'est pas les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves?

A Naples, personne ne connaît donc ni Ferdinand Ier ni Ferdinand IV; mais, en revanche, tout le monde connaît le roi Nasone.

Chaque peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la nation. Les Ecossais ont eu Robert Bruce, les Anglais ont eu Henri VIII, les Allemands ont eu Maximilien, les Français ont eu Louis XIV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napolitains ont eu Nasone.

Le roi Nasone était un homme le plus fin, le plus fort, le plus brave, le plus insouciant, le plus vaillant, le plus superstitieux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Greffé d'Italien, de Français et d'Espagnol, jamais il n'a su un mot d'espagnol, de français, ni d'italien; le roi Nasone n'a jamais au qu'une langue, c'est le patois de Naples.

Il a eu pour épouse la reine Françoise, le prince de Sardaigne, la reine Marie-Amélie, c'est à dire un des hommes les plus savants, un des princes les meilleurs, une des femmes les plus admirables de son temps qui aient jamais existé.

Le roi Nasone monta sur le trône à six ans, comme Louis XIV, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna de 1770 à 1795 c'est à dire soixante-six ans, y compris sa minorité. Tout ce qu'il accomplit le grand en Europe dans la dernière moitié du siècle passé et dans le premier quart du siècle présent s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout entier passa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le vit décroître et tomber, il se trouva mêlé à ce drame gigantesque qui bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Paris au Caire.

Le roi Nasone n'avait reçu aucune éducation; il avait eu pour gouverneur le prince de Sal-Nicandro, qui, n'ayant jamais rien su, n'avait pas jugé nécessaire que